

Aux habitants de mon pays de naissance

De l'exil et de l'émigration

Que boulognèet tout counche... et que n'és plus tournat
Jasmin, « *Lapeyrouso* », in *Œuvres complètes*, III, 206.

Né sur les bords de Garonne dans une tribu de mariniers rompue aux exercices exigés par les courants flambants aux inondations de printemps ou d'hiver, parmi les peupliers, les saules et les rives de lise, pêcheur de sable, travailleur à la pelle et casseur de cailloux, assourdi par le tonnerre des machines à broyer le granit et l'ophite; agriculteur, gardeur de vaches dès l'âge tendre, rameur de vignes, ramasseur de patates, couvert de cette poussière rêche qui se mêle à la sueur au moment du dépiquage...

Nostalgie

... **je me croyais le droit naturel d'habiter le pays dont j'étais imprégné. Ceci n'a jamais cessé: la terre, sous mes pieds, monte au milieu de mes mollets, par un enracinement puissant, et l'eau de mon fleuve jusqu'au cou, plongement définitif de mon génome. Peut-on jamais oublier le bruissement soyeux des crues formidables qui remplissent soudain tout le lit majeur, entre les lignes de ces collines qui portent, justement, notre nom?**

Je pourrais raconter cent récits d'inondations dont le tissu formait l'épopée fondatrice de ma famille, car je suis né aux lieux où le Déluge, quatre fois par siècle, recouvre la plaine entre les Serres.

Or, acculé, dès le plus jeune âge, à décider entre un pays et un métier – ou travailler ou habiter, voilà n'avoir pas le choix –, je perdis vite, supplice exquis, ce paradis de terre et d'eau. J'ai donc vécu toute ma vie dans l'émigration et la nostalgie, déraciné, traînant mes chausses gasconnes de par le monde. En ces lieux étranges, nul, jamais, ne m'attendait; ni tourtière, ni tourin, ni alose aux pruneaux, que je n'ai plus goûtés depuis quarante ans. Ouvrier immigré ou émigré – cela dépend du point de vue –, j'ai mangé le pain dur de l'exil.

Habiter

Savent-ils leur chance calme, les gens dont le bonheur n'a jamais quitté leur cadre paysager de naissance, qui ont su ou pu garder les mêmes amis jusqu'à leurs petits-enfants communs, qui reconnaissent les noms patronymiques des copains de leur ancienne école sur la photo de classe où posent leurs neveux, imaginent-ils le bonheur de ne devoir jamais changer d'usage, de métier, de maison, d'alimentation, de climat ni de langue, conçoivent-ils enfin vraiment, comme seul un exilé peut se les représenter, les délices contenus dans ce verbe pourtant simple: habiter?

Je suppose, non, je me souviens qu'habiter fait qu'on retrouve le matin le même rosier un peu reverdi, l'éternelle rivière imperceptiblement grossie, d'identiques voisins légèrement vieilliss, l'espace immobile autour de soi approfondi, que le corps, stable comme un arbre, participe aux transformations lentes de l'environnement proche, où la vieille maison regarde avec ses tranquilles fenêtres l'ancienne cour que prolonge la rue surannée de la ville antique allongée endormie à côté de son fleuve immuable, clepsydre sans âge.

Qu'au contraire bouge et change en permanence autour de soi l'espace, et le mal du pays se met à faire mal comme le mal de mer. À peine me rappelé-je mon enfance heureuse, ici, où je connus l'exquise habitude d'habiter, le prolongement de la peau en linges et habits, le durcissement de l'habit en meubles et murs.

Ce prolongement construit lentement un lieu remarquable, singularité sur un espace blanc. Non pas un point, élément générique du milieu où il se fonde, rien donc, mais une différentielle d'inflation, ce que Leibniz, étrangement, nommait un point enflé, c'est-à-dire muni des plus petites relations possibles autour de lui : voilà le commencement de l'habitat. Non, l'homme – ou même le vivant – n'est pas, comme dramatiquement le dit Pascal, un point perdu, fondu, absorbé, noyé dans l'espace, mais il habite un lieu, un renflement, un pli, une singularité locale de l'étendue, site, au contraire, très remarquable. À l'esprit de géométrie, raide et simpliste, ne manquait-il point à l'inventeur des infinitésimales la finesse différentielle de la topologie ?

Habiter veut dire se poser, ou, mieux encore donc, se préposer. À partir de cette situation initiale, ou pré-position, la relation vivante pousse tout autour, doucement. Appartement : découpage d'un lieu partiel qui appartient à qui s'y niche, c'est-à-dire qu'à partir de l'être-là le corps tisse et lance sa densité inchoative, naturalise l'espace, s'incorpore les choses, domestique les aîtres, apprivoise les abords, comme une plante. Autour des pierres stables pousse la mousse ; avoir s'ensuit d'habiter. Donc, errant sans case, je n'ai rien.

Comparez l'identité des habitants, fluide, gluante, compacte et répandue sur les chaises, les tables et jusqu'aux limites du jardin, à celle de l'autre, ponctuelle et retirée jusqu'à disparition dans une crevasse de l'âme blessée. Admirez comment René Descartes commence par nicher ou nidifier, chez son poêle chaud, dans l'hiver d'Allemagne, avant de prétendre qu'il est, contrairement au Dante, ombre dont le voyage cosmique commence par l'égarement dans une forêt.

Comment deviner si l'on erre par incapacité d'habiter ou si l'on ne peut demeurer par accoutumance de l'errance ? Déplacé, le sujet recule ou fuit, asymptotiquement, évanoui dans le corps ou l'âme intime d'une identité en haillons, jusqu'à un point perdu ou minuscule, sans aucune densité, qui s'étonne et ne s'étonne plus, enfin reste indifférent à ce que dit, à ce que fait celui que les autres appellent Michel Serres et que l'usage veut que je nomme je. Sans doute ne suis-je que Personne, comme tous les voyageurs dont l'ombre tant s'usa aux aspérités du monde qu'il n'en reste même pas le souvenir. Voilà le point sans dimension absorbé, noyé, dévoré par l'espace homogène.

Toujours absent, ce non-habitant-là doit se nommer, aussi bien, Horla, ce fantôme venu des vaisseaux et poussant à brûler sans cesse sa case, si aisément logé partout et nulle part, sans habitat ni habitude, si totalement privé d'avoir et donc, en fin de bilan, de substance ou d'être qu'il peut n'avoir même pas d'image au miroir. L'incipit du Horla de ce bien nommé de Malpassant décrit d'abord le chez de celui qu'il croit être avant d'expliquer génialement le hors

qu'il est sans l'être. Bien avant que d'Allemagne ne nous vienne l'être-là, de France, c'est-à-dire de Normandie ou des Vikings, nous vint la méditation la plus profonde sur l'errant non habitant ou le hors-là.

Hors ou dans ?

Propriétaire, le premier lance un réseau quasi arborescent de relations ; par trans-lations, la seconde, paradoxalement, invente la location. Notre langue ne veut pas que le propriétaire soit en location, que seul donc soit dans un lieu, ce locataire-là, qui passe et ne s'approprie pas : cela signifie qu'il peut, qu'il devra en sortir, libre de liens ou déraciné. La location ou situation dans un lieu suppose que l'on y aille et que l'on en vienne, que l'on passe par lui, donc la mobilité de l'errant. Le sédentaire, fixe, n'est pas dans un lieu, mais chez lui où le lieu est à lui ou de lui. En lui ? Voilà deux sortes de vivants, issus de règnes différents : propriétaire, de flore ; locataire, de faune.

Retour

Or donc, je peux confesser que le pire destin, pour l'exilé, consiste à revenir, un matin, dans son pays natal, dont il rêve jour et nuit, depuis son départ amer. Le voici aux portes de la ville, à trente, quarante ou soixante ans, cinq minutes à peine se passèrent dans sa tête depuis qu'il quitta, et voici que n'apparaissent dans les ruelles de son enfance que des têtes inévitablement nouvelles et sur les places des passants, nés après son départ, et qui ne le reconnaissent pas. Ou ils se trompent sur le même ou, en d'autres jours, ils le reçoivent à bras ouverts, mais seulement parce qu'ils l'avait pris pour un autre.

Dès lors, il n'est pas seulement exilé hors des plaines natales, par l'espace abstrait du monde, mais, par un déchirement plus dur encore, dans son propre et ancien nid. Celui qui part abandonne tout pour toujours, fatalement et pardonnablement oublié de ceux qui n'ont pas émigré. Lancé dans une autre histoire, son chemin n'a pas seulement bifurqué dans l'espace, mais surtout dans le temps. Devenu autre quand il revient, il retrouve sur place un espace qui a tout autant évolué que lui. C'est par conséquent au pays même qu'il ressentira surtout le vrai mal du pays : l'exil au dehors se fait désormais plus douloureux dedans.

Le seul lieu donc où l'errance ne sait jamais ramener ses pas reste celui de l'enfance, de la formation et du souvenir, paradis perdu, terre promise où le lait du fleuve coule avec le miel des fruits de sa plaine : en la place de naissance, point de reconnaissance.

Labourage et pâturage

Oiseau migrateur, l'errant rêve de vivre comme un arbre, immobile et posé là. Éleveurs de troupeaux et couchant sous des tentes volantes, les peuples pasteurs devaient, jadis, envier les cultivateurs attachés au sol, qui dormaient sous l'abri protecteur de leurs demeures en dur ; inversement, ceux-ci se méfiaient de ceux-là, réputés volages et voleurs.

Je me souviens d'une prière, entendue souvent lorsque j'étais enfant, qui recommandait à Dieu, le soir venu, les voyageurs, les malades et les agonisants : sans doute voulait-elle dire qu'errer de par le monde revient à mourir ou à tomber malade. Partir équivaut à disparaître, et pour celui qui part et pour ceux qui le voient partir. Elle est vieille comme l'occupation de la terre, la séparation cruelle entre les sédentaires et les nomades, entre labourage et pâturage.

Les voyageurs et les habitants ne vivent pas dans le même monde. Alors que les premiers traversent toujours le désert, les agriculteurs fixés modèlent et créent leur paysage.

Eau

Le sédentaire habite le lieu, le pasteur erre le long de l'espace et de la durée; parce que l'espace reste monotone, il voyage dans le temps. Le cultivateur invente la géographie, car il écrit sur le sol, dans le sens le plus précis, avec la houe et la charrue, le corps et la tombe, alors que le nomade, volant, ne laissant que quelques traces effaçables, découvre l'histoire. L'un a la terre, lourde et pleine de mémoire, l'autre suit l'eau, légère, mobile et toute d'oubli. Dès lors, comment se souviendra-t-il ?

Ainsi parfois prend-il la décision d'appeler Garonne toutes les rivières le long desquelles il a eu à dormir ou travailler, la Seine même, l'Arno, le Tibre, la Tamise, l'Hudson, l'Amazone, le Huang He ou le Mississippi. Parti de mon pays, j'ai surtout, ailleurs, aimé les fleuves, ces compte-temps. Donc, pour vieillir ou languir, je n'ai jamais changé d'horloge; la même eau m'entraîne vers la même mort. Voilà comment, désespérément, trouver, dans le mobile, du stable.

Voici pourquoi le mot nomade vient d'un vieux mot grec qui signifie la loi; celle-ci, aussi, tente d'ordonner ou d'endiguer le désordre furieux, les crues, les inondations, le déluge des folies humaines.

Lourd et léger

Mais il ne suffit pas de renommer les eaux des rivières ou de se baptiser tous d'une même eau, de suivre une loi relativement stable qui remplace la terre immuable. La question du nomade revient: de quoi, maintenant, remplir le temps ?

Réponse: de cette finesse légère qu'ont inventée jadis certains peuples pasteurs, poussant un peu partout leurs troupeaux sans espoir de retour sur les pesantes glèbes, paysagées par leurs frères ennemis agricoles.

Je m'explique. Voici l'heure du départ: il faut trier alors ce qu'on laisse de ce qu'on garde; on emporte d'abord beaucoup trop de bagages; lourds et encombrants, ils freinent la marche. Et puis, les choses qui servent ici se révèlent vite inutiles, là-bas, parce qu'elles aussi ont leur lieu et leur habitat de sorte qu'elles, non plus, ne s'adaptent pas. Donc à mesure que le temps passe, on emmène moins de paquets, enfin, à la limite, plus rien. Quand sonne l'heure, et elle sonnera, pour moi demain matin, mieux vaut jeter au feu tout ce que l'on possède, y compris ses souliers, ne prendre avec soi que le plus léger, laisser toujours le plus lourd. Si partir équivaut à mourir, qu'emporterons-nous quand sonnera ce jour de colère-là ?

Voici donc la vraie, la profonde, à la lettre la sublime question: elle concerne les fardeaux, le poids, la pesanteur, la grâce; où trouver du très maniable, du si léger que vous n'aurez aucun mal à le porter? Cherchez ce que, sur les grands chemins, nul, jamais ne pourra vous voler. Autrement dit: trouvez un impondérable.

Voici donc le précepte en réponse, encore: n'emprenez rien de ce qui diffère du corps, nu. Par conséquent, ne gardez que son entraînement, sa force propre, sa souplesse, ses capacités, son éveil adaptatif, sa langue, sa culture, sa science: rien de cela ne pèse ni ne se voit; pars avec le plus léger, c'est-à-dire ce que tu peux ou ce que tu sais; cela suffit; apprends donc pour quitter. Quitte pour apprendre.

La seule fortune authentique réside dans l'apprentissage, dans l'instruction et l'éducation qui permettent de partir: inversement partir oblige d'apprendre.

Et apprendre, toujours, consiste à partir. Le plus léger bagage ne compte pas, ne se voit pas, ne pèse pas, ne se vole pas, puisque le corps l'assimile. Le marin qui appareille ne compte que sur son éveil : il ne dort que d'une oreille. Rien d'autre ne sert.

Habiter a pour racine et origine le verbe avoir : celui qui voyage n'a plus rien ; le voici alors bien forcé d'être. Le mot pédagogie signifie ce voyage et l'apprentissage élève l'être en enseignant qu'on peut se moquer d'avoir.

Dans une civilisation où se multiplient les échanges, où chacun habitera le mouvement même du voyage, et parfois en l'air, où l'information vraie, rare, devient la valeur première et rapidissime, où la monnaie elle-même court vers le volatil, le lourd s'efface un peu au profit du léger ; à l'avenir, donc, l'investissement premier concernera la pédagogie beaucoup plus que l'économie. Celle-ci, en effet, ne se développe que par l'innovation et cette dernière n'intervient que par et après l'instruction. Le lourd, désormais, se fonde sur le léger. Si j'ose dire, ce léger fait de nous tous des élèves.

Le plus léger

Un jour, dont nous avons perdu la mémoire, mais d'où a découlé toute notre histoire, les plus intelligents des anciens Bédouins, épuisés de transporter, à travers le désert et les pâturages, les statues si lourdes et dures de leurs dieux nombreux, veaux d'or et boucs creux de plâtre, inventèrent de laisser à terre ces morceaux de marbre ou formes de métal qui les amarraient encore aux mœurs locales des sédentaires, pour vivre légers.

Corps sans entraves, mains libres, épaules nues, il leur sembla soudain qu'ils volaient : au-dessus de la plaine, sous la voûte gigantesque et vide que leur tête levée voyait pour la première fois, ils psalmodiaient – car il ne leur restait que paroles et musique :

*La brise fine dont vibre la paroi mobile de la tente, dans le désert ;
le grain léger qui incline la brigantine, en haute mer ;
la transparence de l'air qui fait léviter sur le sommet des montagnes transcendantes ;
l'élément le plus subtil, flocon, fumée, vapeur, atome, différentielle bulle, flux infime, turbulence minuscule ;
la plus petite inclinaison, invisible, intangible, à peine audible, pianissime, infiniment faible et fragile, évanouie, éthérée, aérienne – souffle vif, genèse, ensemence de son absence la totalité de l'univers, lumière issue de la lumière, seul Dieu, vrai Dieu.*

Notre intelligence brille encore des larmes qu'ils versaient en chantant.

Les cathares et les troubadours

Naître d'Aquitaine n'impose pas des obligations de langue seulement, mais de sens et de vie surtout, de conduite et d'artisanat. Je me sais, je me sens petit-fils des cathares et des troubadours. Invariantes par l'oubli, voilà des traditions encore perdues, mais qui travaillent dans les corps comme dans les langages, sans qu'aucun des deux ne le sache.

La plus raffinée sans doute de tout notre passé culturel, la lignée des troubadours, reçut ce nom en raison de la règle de ne chanter que leurs trouvailles ; elle nous induit donc à ne point écrire sans découvrir, donc à ne jamais tricher

ni recopier, à l'excellence difficile de l'invention perpétuelle, sans contrefaçon; n'imites pas, ne citez pas, n'importez plus, ne parlez point une langue que vous ne comprenez pas.

Enfin, ils ont inventé l'amour, chose et mot de langue d'oc. Les mots latins en -or, honor, labor... donnent des termes français en -eur, labeur, honneur... sauf le vieil amor; oui, notre patois trouva l'amour. Si d'autres pays, si des cultures étrangères surent découvrir des îles lointaines, construire des machines nouvelles ou imaginer des théorèmes, l'amour demeure notre contribution propre à l'histoire de l'humanité. Qu'inventer de mieux, je vous le demande un peu?

Ceux qu'on appela parfois les Agenais, avant de les éradiquer, par le fer et dans le feu, sous le nom d'Albigeois, nos aïeux les Cathares, nous obligent, quant à eux, à une exigence morale, excellente plus encore; ils enseignaient, en effet, que la société, les institutions et l'histoire portent sans cesse témoignage des forces du Mal et consacrent la victoire de leur puissance. Le vainqueur de la vie et du monde s'appelle donc d'un nom immonde. Inversement, le bien se détache de toute appartenance mondaine.

Cherchant sans espérance à devenir parfaits ou purs, nous autres descendants des cathares avons honte de la gloire. Elle nous exile de la paix. Tout le mal du monde vient de la recherche de son lustre: luttes, guerres, crimes perpétrés à l'envi pour dominer ceux qu'on ne veut pas accepter pour semblables et l'emporter sur eux de toutes les façons. Si nous voulons la paix, mieux vaut éviter toute gloire, ou plutôt la porter en un lieu inaccessible à tous et la céder toute à quelqu'un d'absent, que nul, jamais, ne jalouerait. La serrer.

J'aime bien ce verbe, qui dit à la fois mon nom et la vérité à laquelle nous restons fidèles: une sorte d'habitat pudique de l'ombre.

Envoi

Par pudeur donc et fidélité cathare, je dédie le livre d'aujourd'hui à ma lignée gasconne, paysanne et marinière, qui, souvent, ne savait même pas écrire et en l'honneur de laquelle tous les matins j'écris, à l'habitat que j'ai perdu, sans doute pour toujours, et dont l'absence pathétique demeure en moi présente, comme au cœur de tous ses exilés, la Garonne vive, sa lise légère et la langue musicale de ceux qu'elle irrigue et inspire.

